L'ironie : « violation » ou « transgression » des maximes conversationnelles ?

Tomonori OKUBO, Université Kansai, Japon

Introduction : qu'est-ce que l'ironie ?

Dans notre activité langagière, il existe différents types de figures de style par lesquelles on exprime quelque chose de manière figurative, évidemment ; et parmi ces figures, on peut dire, de façon informelle, que l'ironie verbale est celle qui évoque le plus facilement le côté transgressif de notre langage. Pourquoi ? Parce que traditionnellement, l'ironie a toujours été caractérisée comme une « *figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit* » (Du Marsais 100). Ainsi, H.P. Grice (34) mentionne la violation de la *maxime de qualité* (selon laquelle « il ne faut pas dire ce qu'on croit faux ») pour décrire l'ironie. Voici un exemple cité par Grice : si on dit (1), à propos de quelqu'un qui a trahi et gravement blessé le locuteur, et que l'on est au courant :

(1) C'est un bon ami.

Il s'agira d'un exemple standard d'ironie, en ce sens que l'énoncé (1) signifie le contraire de ce que le locuteur veut faire entendre, c'est-à-dire qu'il néglige la maxime de qualité qui interdit de dire ce qu'on croit faux.

Cependant, comme nous le verrons plus bas, cette contradiction n'est ni nécessaire ni suffisante pour qu'un énoncé soit compris comme ironie. Il existe des cas d'ironie sans contradiction de ce type, et tous les énoncés qui négligent la maxime de qualité ne sont pas considérés comme ironiques pour autant.

Dans cet article, nous nous proposons de décrire ce qu'est la transgression ressentie dans les énoncés ironiques en général dans le cadre de la théorie argumentative de la polyphonie (TAP) (dont un aperçu sera présenté dans la section 2), et de montrer qu'il s'agit bien plus de *transgression* que de *violation* pour qu'un effet ironique soit réalisé dans un énoncé¹.

1. Quelques cas d'ironie sans contradiction

1.1. La litote

Dans le même contexte que celui de l'exemple (1), on peut dire, comme dans l'exemple (2) suivant :

(2) Ce n'est pas mon meilleur ami.

Quelqu'un qui a trahi et a blessé le locuteur peut difficilement être son meilleur ami,

donc logiquement, il n'y a pas de contradiction entre cet énoncé et ce que veut dire le locuteur, et pourtant, l'énoncé (2) peut avoir un effet ironique, peut-être moins fort que (1), mais assez semblable. On pourrait isoler ce genre d'exemple, en le nommant « litote », et en précisant que dans la litote, il s'agit de transgresser la *maxime de quantité* (« il faut rendre sa contribution aussi informative que demandée »). Mais il n'empêche que l'on peut trouver des effets similaires dans ces deux types d'énoncés : (1) et (2) sont tous les deux (plus ou moins) ironiques. D'ailleurs, dans la littérature sur la litote, cette figure est considérée généralement comme un sous-type de l'ironie².

1.2. L'ironie non-standard

On peut citer des exemples d'ironie qui ne semblent pas violer la maxime de qualité ni celle de quantité. Je cite celui de Marion Carel (« Ironie », 68-69) :

(3) Imaginons donc deux personnes dans une voiture, en rase campagne. Le conducteur est très prudent, trop aux yeux de son passager qui s'impatiente. À un carrefour, alors que le conducteur a stoppé, a tout bien regardé et s'apprête à repartir, le passager, voyant au loin arriver un vélo, déclare :

[10] Tu as vu, il y a un vélo tout là-bas.

En nous attachant aux maximes conversationnelles de Grice, nous pourrions constater dans cet exemple un cas de violation de la maxime de pertinence (« sois pertinent »), mais nous pourrions aussi concevoir ce phénomène d'ironie tout autrement pour en donner une description plus appropriée. Il serait possible d'une part de faire appel à la théorie de la pertinence (Sperber et Wilson, *Relevance*, « Irony »), qui est l'une des théories les plus influentes depuis Grice concernant l'analyse pragmatique de l'ironie³. Mais ici, nous essaierons de présenter une solution dans le cadre de la théorie argumentative de la polyphonie qui décrit l'ironie comme phénomène du discours, c'est-à-dire sans avoir recours à la pragmatique. Selon cette théorie, l'ironie est décrite comme mise en discours d'un contenu sémantique *conçu* par le locuteur lui-même, par ailleurs non *pris en charge* mais *exclu* par le locuteur. Les explications des termes soulignés viendront sans délai dans la section suivante mais annonçons tout de suite que, si nous trouvons qu'il y a un phénomène *transgressif* propre à l'énoncé ironique dans la mise en discours de son contenu sémantique, c'est du fait que l'*exclusion* du contenu sémantique est effectuée sans signe explicite ; ordinairement, l'exclusion est réalisée par une marque, entre autres, de négation ou de son équivalent, qui a vocation à inverser l'orientation argumentative de l'énoncé en question. Or, l'énoncé ironique ne peut pas comporter un tel marqueur d'exclusion, ce qui peut être considéré comme *transgression* de la convention ordinaire pour la mise en discours du

contenu sémantique.

2. Théorie argumentative de la polyphonie (TAP)

Dans ce paragraphe, nous donnons un aperçu de la théorie argumentative de la polyphonie (TAP), en limitant nos explications aux notions strictement nécessaires à notre analyse sur l'ironie, sans entrer dans le développement détaillé de la théorie.

Cette théorie de l'énonciation est fondée et développée par Carel (« Polyphonie » et « Ironie » ; Carel et Ducrot), comme version à la fois critique et fortement inspirée de la théorie linguistique de la polyphonie d'Oswald Ducrot (*Le dire*). Il faut signaler aussi que Carel propose un autre cadre théorique : la théorie des blocs sémantiques (TBS), qui décrit le sens même de l'énoncé, et que c'est ainsi que la description globale de l'énoncé et de l'énonciation est possible dans ce double cadre théorique⁴.

Le point de départ de cette théorie est de mettre en question l'unicité du locuteur de l'énoncé comme sujet parlant, considéré comme origine psychologique du contenu de l'énoncé. L'énonciation est conçue comme une mise en discours de *contenus sémantiques* qui sont des entités lexico-grammaticales exprimant ce qui est dit sous forme de phrase grammaticale. Quant à leur mise en discours, elle est faite à deux niveaux discursifs indépendants : la *fonction textuelle* et le *ton*⁵. Avec ces deux notions, on peut comprendre un énoncé au niveau de l'énonciation : *comment* (fonction textuelle) et avec la voix *de qui* (ton) un contenu est mis en discours.

2.1. La fonction textuelle

Le terme de *fonction textuelle* indique l'attitude du locuteur vis-à-vis du contenu sémantique qu'il met en discours pour former un énoncé. La TAP propose trois sortes de fonctions textuelles : *prise en charge*, *exclusion*, et *accord*. Puisque la TAP est une théorie argumentative non-référentialiste, il faut noter les points suivants. Tout d'abord, si nous disons que la fonction textuelle est l'attitude du locuteur, cela ne signifie pas qu'il s'agit de l'état psychologique du locuteur physique qui prononce la phrase. Le locuteur est ici un être du discours installé ainsi comme point d'appui de l'énonciation pour que l'énoncé fasse sens. Ainsi, la fonction textuelle est une *attitude* non pas psychologique mais argumentative, c'est-à-dire qu'elle détermine l'orientation argumentative de l'énoncé, et en aucun cas l'état psychologique du locuteur.

Trois réalisations de la fonction textuelle présentées plus haut (*prise en charge*, *exclusion*, et *accord*) sont donc toutes définies du point de vue argumentatif : la prise en charge signifie que le discours peut se développer selon l'orientation argumentative de ce

contenu, l'exclusion veut dire que de tels développements argumentatifs sont interdits, et l'accord correspond plus ou moins à la présupposition en sémantique. Commençons par la prise en charge.

(4) J'aime le vin ; je suis content d'aller en France.

(5) Je ne parle pas français ; il m'est difficile de me faire des amis ici.

Le contenu du premier segment de l'exemple (4), [j'aime le vin], exprimé par une phrase positive, est pris en charge par le locuteur, ce qui permet à ce dernier de continuer son discours dans l'orientation de ce contenu, comme le montre le contenu du second segment : [je suis content d'aller en France]. Quant à l'exclusion, examinons l'exemple (5) d'un énoncé négatif. Selon la théorie, dans un tel énoncé, comme dans le premier segment de l'exemple (5), sont exposés deux contenus sémantiques : l'un positif ([je parle français]) et l'autre négatif (NEG-[je parle français]). La négation indique que le contenu positif est exclu, c'est-à-dire que l'énoncé négatif interdit que le discours soit développé dans l'orientation argumentative du contenu positif. Le contenu positif [je parle français] peut être un des segments d'un enchaînement argumentatif de, par exemple, [je parle français] DONC [il m'est facile de me faire des amis ici], mais comme l'exemple (5) est négatif, cet enchaînement est interdit, et c'est le contenu négatif qui est pris en charge : NEG-[je parle français] DONC NEG-[il m'est facile de me faire des amis ici].

Une remarque devra être nécessaire pour justifier l'existence des deux contenus, positif et négatif, dans un énoncé négatif. La théorie, depuis Ducrot (1984), allègue l'expression « au contraire » pour cette justification.

(6) Je ne déteste pas le vin, *au contraire*, je l'adore.

Quand on dit « au contraire », comme le mot le signifie lui-même, on dit que les deux segments avant et après cette expression sont en relation sémantiquement opposée. Cependant, dans l'exemple (6), les deux contenus en question ne sont pas sémantiquement opposés : ne pas détester le vin n'est pas contradictoire avec adorer le vin, il s'agit d'une question de degré. En fait, ce qui est opposé par « au contraire », c'est le contenu positif du premier segment « Je ne déteste pas le vin » : [je déteste le vin] ainsi que celui du second segment [j'adore le vin] qui sont en opposition, cette fois-ci contradictoire. Ce fait indique qu'un énoncé négatif communique (au moins) deux contenus : l'un positif et l'autre négatif, et puisque le locuteur réussit à faire entendre les deux, il peut se servir de ce genre d'expression pour opposer convenablement les deux contenus.

Pour la troisième fonction textuelle, *accorder*, la TAP dit que le contenu accordé n'est pas exclu, mais qu'il n'est pas mis en avant comme le contenu pris en charge, c'est-à-dire

qu'il reste en arrière-plan et que le discours ne se poursuit pas dans l'orientation argumentative de ce contenu accordé.

(7) Mon mari a arrêté de travailler dans cette maison.

Dans cet énoncé (7), il y a au moins deux contenus accordés : [je suis mariée] à cause de l'expression « mon mari », et [mon mari travaillait dans cette maison] à cause de « arrêter ... ». Ces contenus sont communiqués, mais le discours n'est pas orienté de façon à être enchaîné à ces contenus accordés⁶. Ils restent en arrière-plan⁷.

Pour anticiper sur la discussion ultérieure, dans l'ironie, le contenu sémantique est exclu, mais sans qu'il y ait recours à une tournure négative, ce qui indique la particularité de cette figure du point de vue de la TAP.

2.2. *Le ton*

Pour mettre le contenu sémantique en discours, la TAP propose une autre notion qui fonctionne de manière indépendante de la fonction textuelle. C'est le ton. Attribué au contenu, il indique « en tant que qui » le locuteur parle. Ainsi, trois tons de base sont distingués : le *ton conçu*, le *ton découvert*, et le *ton reçu*. On dit souvent quelque chose selon ce qu'on *conçoit* par soi-même, mais quand on parle d'un fait historique comme « Saussure est suisse », ce n'est pas le locuteur lui-même qui a conçu ce fait, il s'agit d'un fait objectif, qu'il a *découvert*. Par ailleurs, quand on dit quelque chose en préfixant sa phrase avec « il paraît que », ce n'est pas le locuteur lui-même non plus qui a conçu le contenu qui suit « il paraît que », et il n'est pas non plus (nécessairement) question d'un fait historique *découvert*, mais il s'agit d'un contenu que le locuteur a entendu par ouï-dire, c'est-à-dire qu'il a *reçu*.

Nous nous contentons de ce bref résumé pour le ton, mais la théorie affirme que l'énonciation est la mise en discours d'un contenu sémantique à ces deux niveaux qui fonctionnent de manière indépendante⁸. Concernant le ton de l'énoncé ironique, c'est toujours par le ton conçu du locuteur que le contenu sémantique est mis en discours.

3. L'ironie selon la TAP

3.1. *L'ironie standard*

Comme nous l'avons suggéré, dans la TAP, l'ironie standard est décrite comme une mise en discours d'un contenu conçu par le locuteur, mais exclu en même temps (Ducrot, « Ironie »). La particularité de l'ironie ainsi décrite est que l'exclusion du contenu n'est indiquée par aucun signe linguistique, tels les morphèmes de négation.

(8) Nous sommes pro-nucléaires parce que l'énergie nucléaire est tellement sûre, non-polluante, et surtout bon marché !

Cet exemple, qui aurait pu être un énoncé de propagande pro-nucléaire jusqu'à un certain point, s'entend plus ironiquement, notamment depuis la catastrophe de Fukushima en mars 2011. Dans ce cas, il faut que les deux contenus mis en discours : [nous sommes pro-nucléaires] et [l'énergie nucléaire est sûre, non-polluante, et bon marché] soient conçus par le locuteur lui-même. Autrement dit, au niveau de l'énonciation, ils doivent être montrés comme des idées attribuées au locuteur. Par ailleurs, il ne faut absolument pas que ces contenus soient pris en charge par le locuteur. On sait que le locuteur rejette les deux contenus en refusant toute argumentation de type pro-nucléaire. Mais ces contenus ne sont pas accompagnés de marque d'exclusion, telle la négation, et si on mettait ces phrases à la forme négative, on perdrait leur effet ironique.

(9) Nous *ne* sommes *pas* pro-nucléaires parce que l'énergie nucléaire *n'est pas* sûre, polluante, et que surtout elle coûte cher !

Cet exemple (9) dont la polarité est inversée de (8), soit par l'insertion d'un marqueur négatif soit par un antonyme, n'est d'abord plus ironique du tout, et pourtant, il garde un point commun avec (8) : dans les deux cas, les mêmes contenus, [nous sommes pro-nucléaires] et [l'énergie nucléaire est sûre, non-polluante, et bon marché], sont exclus. La différence entre les deux, ce que Ducrot (« Ironie ») souligne, est que dans le cas de l'énoncé négatif, les contenus négatifs, NEG-[nous sommes pro-nucléaires] et NEG-[l'énergie nucléaire est sûre, non-polluante, et bon marché], sont aussi mis en discours conçus et pris en charge par le locuteur, alors que dans l'ironie, il n'y a aucun contenu pris en charge par le locuteur.

Ainsi, dans les énoncés ironiques en général, le contenu est conçu par le locuteur et exclu aussi par lui, sans marque explicite d'exclusion.

3.2. La litote selon la TAP

Pour donner une description cohérente de la litote dans le cadre de la TAP, reprenons l'exemple (2) comme (10) suivant et examinons ce qui est à l'œuvre.

(10) Ce n'est pas mon meilleur ami. (= (2))

Dans la litote, étant donné qu'un salaud ne peut pas être « un » meilleur ami, si le contenu de l'énoncé du (10) (NEG-[c'est mon meilleur ami]) n'est *pas totalement* exclu, il est tout de même *partiellement* exclu, car ce contenu est nettement trop faible pour être convenablement mis en discours. Le locuteur prendrait en charge un contenu tel [c'est un salaud], or si le contenu de (10) NEG-[c'est mon meilleur ami] n'est pas *contradictoire* avec [c'est un salaud], il est quand même trop déplacé. Pour décrire la litote, admettons que la fonction textuelle, en tout cas pour ce qui concerne l'exclusion, peut être graduée, ce qui permet la description suivante. La litote est un sous-type de l'ironie en ce sens que le contenu

sémantique de l'énoncé est exclu et qu'il n'y pas de contenu pris en charge. Par ailleurs, la litote est une ironie atténuée car tandis que l'exclusion du contenu est totale dans l'ironie standard, elle est partielle dans la litote⁹.

3.3. *L'ironie non-standard selon la TAP*

Pour ce qui est de l'exemple (3) du vélo, c'est Carel elle-même qui l'analyse en disant que l'exclusion est ici totale, car le développement argumentatif du genre : DANGER DONC PRÉCAUTION est complètement déplacé (un vélo aperçu de si loin ne ferait pas l'objet d'attention), c'est-à-dire que ce contenu [il y a un vélo tout là-bas] ne peut pas être mis en discours de façon à ce que le discours soit orienté comme il le faudrait. Ainsi, la prise en charge a échoué, ce contenu est exclu, et l'énoncé ne présente pas de contenu pris en charge.

4. *L'ironie comme simulacre*

La description ainsi présentée de l'ironie selon la TAP a été proposée par Ducrot (« Irony ») (en ce qui concerne l'ironie standard), et il faut souligner notamment que, grâce à elle, on peut décrire théoriquement le côté feint de l'énonciation de l'ironie. Ce caractère que nous trouvons essentiel dans l'ironie se fait très souvent remarquer en littérature, sous le nom de *pretence* dans des recherches anglo-saxonnes (Clark et Gerrig ; Sperber, « Verbal » ; Wilson entre autres), et Alain Berrendonner l'appelle « énonciateur en faux naïf ». Qu'est-ce donc que « faire le simulacre » dans le discours ? C'est, selon la théorie, dire quelque chose comme s'il s'agissait de sa propre conception, tout en le rejetant, c'est-à-dire en refusant de développer son discours dans son orientation argumentative.

Pour en revenir aux maximes conversationnelles de Grice, l'ironie néglige effectivement soit la maxime de qualité (ironie standard), soit celle de quantité (litote), soit (éventuellement) celle de pertinence (ironie non-standard), mais, comme nous l'avons vu, l'ironie n'est pas un type de discours qui « viole » ces maximes, au sens d'« agir contre ». Le locuteur dit quelque chose qu'il ne croit pas (tout à fait) vrai, ou pertinent, pour aller *au-dessus* de ces maximes, en faisant semblant d'observer ces maximes. Autrement dit, le locuteur ne se montre pas ouvertement violateur de règles, mais il fait le simulacre d'être un locuteur sincère, ce qui apporte souvent une dose d'humour à l'ironie.

Il reste à savoir comment on peut savoir qu'un énoncé particulier est un cas d'ironie, en d'autres termes, comment peut-on savoir qu'il s'agit d'un contenu sémantique exclu sans marque explicite d'exclusion. Pour répondre à cette question, reprenons l'exemple (8) comme (11).

(11) Nous sommes pro-nucléaires parce que l'énergie nucléaire est tellement sûre,

non-polluante, et surtout bon marché !

Carel (« Ironie ») émet une analyse de l'ironie plus du point de vue de la théorie des blocs sémantiques (TBS) que de celui de la TAP, et dans cette perspective, elle dit qu'il y a toujours une absurdité argumentative dans le contenu mis en discours comme ironie. Nous avons vu dans l'exemple (3) l'absurdité qu'il y a à émettre cet énoncé, qui vise à associer un vélo aperçu au loin à un élément de danger. De la même façon, nous pouvons remarquer une absurdité semblable dans le cas de l'exemple (11). Tout d'abord, (11) peut être paraphrasé comme (12), sans affecter son orientation argumentative :

(12) L'énergie nucléaire est tellement sûre, non-polluante, et surtout bon marché, donc nous sommes pro-nucléaires !

Selon la TBS, on peut dire que l'énoncé (12) est l'une des exemplifications d'une argumentation plus générale¹⁰ telle [bonne chose DONC soutenir], qui, par ailleurs, exemplifierait des énoncés comme « Le droit de l'homme est important donc je soutiens *Amnesty International* », « Je vais voter pour Paul car il est intelligent », etc. En revenant à l'exemple (12) qui est une paraphrase de (11), dans le contexte actuel autour de la question, il est désormais clair que la sûreté, la propreté ou même la modicité du coût, ne font plus partie des qualités propres à l'énergie nucléaire, ce qui fait que toutes ces qualités exprimées comme premier segment de l'argumentation [bonne chose DONC soutenir] paraissent absurdes.

Concernant le cas de la litote, il faudra un peu ajuster la description de la TBS.

(13) Il m'a trahi et blessé, donc c'est un bon ami.

(14) Il m'a trahi et blessé, donc ce n'est pas mon meilleur ami.

L'exemple (13) est une version argumentative de (1), et (14) est celle de (2). Ils se ressemblent, mais il nous semble que chaque énoncé exemplifie une argumentation générale différente de manière plus ou moins absurde. D'un côté, l'énoncé (13) peut être l'une des exemplifications d'une argumentation telle [avoir la bonté DONC bon ami], et en même temps, il est absurde parce que les actes de blesser et trahir sont contraires à la bonté. D'un autre côté, l'énoncé (14) peut être l'une des exemplifications d'une argumentation telle [subir le mal DONC ennemi], et il est absurde parce que l'ennemi, à cause du mal qu'il a fait, est exprimé trop « modestement » comme [NEG-meilleur ami]. L'absurdité est partielle parce que « ennemi » et « non meilleur ami » ne sont pas contradictoires, mais ils demeurent quand même trop décalés. Ce constat correspond bien à ce que nous avons observé dans la litote du point de vue de la TAP : dans la litote, l'exclusion du contenu n'est pas totale mais partielle.

Ainsi, c'est donc l'absurdité argumentative (totale ou partielle) qui est à l'origine de l'exclusion du contenu sémantique en question, à la place de la négation ou d'autres procédés

formels qui déterminent la fonction textuelle du contenu.

Conclusion : ironie et transgression

Nous avons vu que l'ironie est réalisée par la mise en discours d'un contenu sémantique de manière particulière : dans l'ironie, le contenu est conçu par le locuteur, mais exclu en même temps sans marque formelle d'exclusion. Cette fonction textuelle (exclusion) vis-à-vis du contenu peut être considérée comme transgressive par rapport à l'usage habituel de la langue en discours. Par ailleurs, l'ironie peut se remarquer par le fait qu'un contenu sémantique est mis en discours comme exemplifiant une argumentation de manière absurde, et ce décalage, qui fonctionne comme marqueur d'exclusion, joue aussi un rôle qui donne à l'ironie un caractère transgressif (exemplification *transgressive* de l'argumentation).

Exemplifier une argumentation par un énoncé expressément absurde, c'est plus une transgression qu'une violation des principes du discours dans le cadre de la TAP et de la TBS proposé dans le présent article. Même si ces deux termes sont sémantiquement assez proches, nous trouvons que le mot transgression est mieux adapté à notre cadre théorique qui décrit cette énonciation stratégique qu'est l'ironie, alors que nous considérons désormais le terme de violation comme plus approprié à la pragmatique qui analyse la communication verbale.

Bibliographie

- Berrendonner, Alain. « Portrait de l'énonciateur en faux naïf ». *Semen* 15 (2002) : 113-125.
- Carel, Marion. « Polyphonie et argumentation ». *L'énonciation dans tous ses états — Mélanges offerts à Henning Nølke à l'occasion de ses soixante ans*. Dir. Merete Birkelund, M-B. Mosegaard Hansen et Coco Norén. Berne : Lang, 2008. 29-46.
- . *L'entrelacement argumentatif. Lexique, discours et blocs sémantiques*. Paris : Champion, 2011.
- . « Ironie, paradoxe et humour ». *Humour et crises sociales. Regards croisés France-Espagne*. Dir. B-D Vivero Garcia. Paris : Harmattan, 2011. 57-75.
- . Introduction. *Argumentation et polyphonie. De Saint-Augustin à Robbe-Grillet*. Dir. Marion Carel. Paris : Harmattan, 2012.
- et Oswald Ducrot. « Mise au point sur la polyphonie ». *Langue française* 164 (2009) : 33-43.
- Clark, Herbert H. et Richard J. Gerrig. « On the Pretence Theory of Irony ». *Journal of Experimental Psychology : General* 113-1 (1984) : 121-126.
- Ducrot, Oswald. *Le dire et le dit*. Paris : Minuit, 1984.

- . « Ironie et négation ». *Ironie et un peu plus : Hommage à Oswald Ducrot pour son 80ème anniversaire*. Dir. Vahram Atayan et Ursula Wienen. Berne : Lang, 2010.
- Du Marsais, César Chesneau. *Des tropes ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*. Paris : Manucius, [1730] 2011.
- Grice, H.P. « Logic and Conversation. William James Lectures ». 1967. (Rééd. H.P. Grice 1989. 1-143)
- . *Studies in the Way of Words*. Cambridge, MA : Harvard UP, 1989.
- Okubo, Tomonori. « Fonctionnements discursifs de l'euphémisme et de la litote – avec un éclairage sur une divergence franco-japonaise ». « Épilogos 6 (Actes du colloque Les Modalités / Types of Modality, Rouen, 12-13 mai 2011) ». Rouen : ERIAC, U de Rouen (à paraître).
- . « Irony by Two Theoretical Frameworks : Relevance Theory and Argumentative Polyphony Theory ». « Metalinguistic Discourses ». Dir. Viviane Arigne. Cambridge : Cambridge Scholars (à paraître).
- Sperber, Dan. « Verbal Irony : Pretence or Echoic Mention ? ». *Journal of Experimental Psychology : General* 113-1 (1984) : 130-136.
- et Deidre Wilson. « Irony and the Use-Mention Distinction ». *Radical Pragmatics*. Dir. Peter Cole. New York : Academic P, 1981. 295-318. (Rééd. Steven Davis, dir. *Pragmatics : A Reader*. Oxford : Oxford UP, 1991. 550-63)
- . *Relevance : Communication and Cognition*. Oxford : Blackwell, 1986. (2e éd. 1995.)
- Wilson, Deirdre. « The Pragmatics of Verbal Irony : Echo or Pretence ? ». *Lingua* 116 (10) (2006) : 1722-1743.

NOTES

¹ Pour les articles traitant des sujets relatifs au présent article, voir Okubo (à paraître).

² Wilson (1726) se sert du terme *ironical understatement* pour désigner la litote.

³ Wilson (1726-7) analyse un exemple semblable à celui de Carel donné comme (3) dans cet article dans le cadre de la théorie de la pertinence.

⁴ Ajoutons une remarque supplémentaire pour mieux situer cette double théorie dans le cadre des recherches linguistiques en général. La TBS est une théorie sur le sens de l'énoncé, et la TAP une théorie sur l'énonciation. En formulant ainsi ces deux théories, on a l'impression qu'il s'agit de théories qui couvrent, du point de vue de l'argumentation, les recherches pragmatiques ainsi que l'analyse de discours. Cette impression n'est pas erronée, quoiqu'elle ne soit pas précisément ce que prétendent être ces deux théories. Le point essentiel est que ce courant théorique argumentativiste est entre autres *saussurien*, en ce sens qu'il s'interdit de prendre en compte les faits non-linguistiques dans sa description linguistique. Il couvre certainement les analyses des données qui sont traitées par la pragmatique ou l'analyse de discours, mais il essaie de les analyser en élucidant tout ce qui est linguistique, c'est-à-dire, non référentiel.

⁵ Dans les deux paragraphes suivants, l'explication des notions théoriques : *fonction textuelle* et *ton* est basée sur la présentation théorique de la TAP dans Carel (Introduction).

⁶ Cela veut dire qu'on ne s'attend pas à des enchaînements tels : [je suis mariée] DONC [je ne suis pas libre] / [j'ai des obligations comme épouse], etc., ou bien [mon mari travaillait dans cette maison] DONC [il gagnait bien] / [il était très occupé], etc.

---

⁷ Comme nous l'avons suggéré plus haut, la fonction textuelle *accord* est comparable au présupposé en pragmatique, on trouve cependant des contenus sémantiques qui ne sont pas présupposés sémantiquement mais *accordés* en terme de TAP. Ainsi, selon Carel (2011), quand on dit « C'est difficile, même impossible », le contenu [c'est difficile] est *accordé* par le locuteur, alors que [c'est impossible] est *pris en charge*. Ce contenu accordé [c'est difficile], cependant, n'est pas sémantiquement présupposé.

⁸ En disant que la fonction textuelle et le ton sont indépendants l'un de l'autre, nous voulons dire que théoriquement, toutes les combinaisons entre les deux sont possibles. Par exemple, un contenu au ton *conçu* ne nécessite pas qu'il soit *pris en charge* par le locuteur, ou encore, un contenu au ton *reçu* peut être *pris en charge*.

⁹ Si l'exclusion partielle est la fonction textuelle spécifique de la litote, nous observons aussi la prise en charge partielle du contenu ; c'est le cas de l'euphémisme qui consiste à mettre en discours un contenu affaibli non par ironie, mais par politesse.

¹⁰ La TBS appelle ce type d'argumentation plus générale qui permet d'exemplifier des énoncés argumentatifs particuliers : « aspect argumentatif » (Carel, *Entrelacement*).